

Cette fuite était un grand malheur, car il ne fallait plus compter pouvoir surprendre Alamont par la galerie souterraine qu'on venait de découvrir.

Informé du succès relatif de son expédition nocturne, le général dirigea vers le ravin une forte colonne chargée d'attaquer le fort qui couvrait Alamont.

Cette colonne put parvenir au pied des remparts, grâce au chemin qui venait d'être découvert et occupé. Pourtant, l'attaque ne put avoir le caractère de la surprise, car les Assassins avaient été prévenus par leurs deux coreligionnaires, dont la fuite avait été protégée.

Quoique ça, les assiégés n'ayant pas eu le temps de préparer l'huile bouillante, le premier choc fut désastreux pour eux. L'armée d'Egypte put s'emparer d'une bonne position et s'y fortifier.

Désormais la prise définitive semblait assurée et n'était plus qu'une affaire de temps.

Aussi s'empressa-t-on d'envoyer un courrier au Soudan pour lui annoncer ce succès.

Le jour même où partait ce messager porteur de l'heureuse nouvelle, Kolbak, le foedavi nouvellement initié était accosté, dans la forteresse d'Alamont, par un lassisik qui lui disait solennellement ce mot énigmatique :

—Pars !

Un peu plus d'une semaine après, par une affreuse nuit d'automne, un orage terrible et comme il ne s'en voit que dans les brûlants climats, se déchaînait sur la ville du Caire.

Les rares lumières qui avaient pour mission de donner à la vieille cité une tournure éclairée s'étaient éteintes sous la violence du vent.

Seuls, à intervalles irréguliers et rapides, les éclairs illuminaient d'une lueur livide les rues étroites et les sombres car-

refours, sortes de labyrinthes où les habitants eux-mêmes ne pouvaient se reconnaître en plein jour.

Des torrents d'eau se précipitaient, en roulant des cailloux énormes, entre les files resserrées et tortueuses des maisons, et le vent qui s'engouffrait dans ces passages, plus semblables à des canaux souterrains qu'à des chemins, sifflait en accords sinistres.

Si ce n'est quelques chiens effarés qui couraient en hurlant par la ville, et un escadron de rats qui fuyaient l'inondation, pas un être vivant ne se trouvait dehors.

Si, pourtant, il y e avait un, mais un seul !

C'était un homme de haute taille.

Impassible devant l'explosion de colère des éléments bouleversés, il se tenait debout, collé aux murs crénelés du palais du Soudan, au pied d'une tour élevée qui formait l'angle d'une cour intérieure.

Près de lui, un soldat égorgé, — sans doute la sentinelle, — gisait dans le ruisseau.

Enveloppé dans un grand manteau sombre, la tête nue, un long poignard passé dans sa ceinture, cet homme paraissait attendre la fin de la tempête avec une certaine impatience, car il frappait du pied et murmurait sourdement, en levant de temps en temps les yeux vers une meurtrière placée juste au-dessus de sa tête.

L'orage se calmait pourtant, et le tonnerre s'apaisait en faisant entendre des grondements lointains et prolongés, mais de plus en plus faibles.

Soudain, une pierre lancée d'en haut vint rebondir sur les galets de la chaussée, et alla se perdre avec bruit dans le ruisseau qui courait au milieu de la rue, en même temps que ces mots mystérieux et prononcés par une voix gutturale tom-